

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | | | / | | |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

X

— Il en était sou, tout simplement, or, sur ces entrefaites, il arriva à Santander, où il était détenu, un photographe américain; la photographie était encore très peu connue au Mexique

sion, il réussit à s'emparer du cliché par surprise et il l'écrasa sous son talon; mais le bandit ne savait pas comment faire parvenir le portrait à sa belle, c'était en vain qu'il se creusait la tête, il ne trouvait rien; il se dépitait, cependant, après sa condamnation, il imagina de demander un confesseur, sa pensée était, après s'être confessé peu ou prou, de charger le moine de remettre le



Sidi Muley fit quelques pas vers don Guilhem et posa sa lourde main sur son épaule.

à cette époque; ayant appris par hasard dans sa prison que cet homme faisait pour une piastre des portraits très ressemblants au moyen de son appareil, il résolut de faire faire le sien, afin de laisser un souvenir de lui à sa belle, au cas probable où il serait condamné à mort; je ne sais comment le drôle s'y prit, mais il obtint l'autorisation de faire faire son portrait, il n'en voulait qu'un; le photographe, flatté d'avoir dans sa collection le portrait d'un pareil bandit, se transporta dans la prison et fit son portrait; mais, après avoir payé et reçu une épreuve du portrait, Guilhem exigea que le cliché fût brisé devant lui, le photographe résista comme un beau diable; mais Guilhem s'entêta, et, dans la discus-

portrait à la « Papa con aji, » — pomme de terre pimentée; — mais en voyant venir à lui le franciscain, une autre pensée surgit dans sa cervelle, celle de s'échapper, je vous ai dit comment il y réussit.

— Oui, oui, continuez, c'est très intéressant, dit-il les dents serrées.

— A peine échappé de la chapelle, Guilhem n'eut qu'une pensée, aller lui-même remettre le portrait; malheureusement il n'avait pas un sou en poche et il lui fallait se rendre à Buena Vista où la belle s'était retirée depuis son arrestation; mais notre bandit n'était pas homme à s'arrêter pour si peu; il réso-

lut de voler le premier voyageur qu'il rencontrerait, et si ce voyageur résistait de le tuer; c'était simple, comme vous voyez.

— Humph ! après ?

— Après, il se trouva que je fus ce premier voyageur qu'il rencontra sur la route.

— Vous ! s'écria-t-il avec un frisson nerveux.

— Mon Dieu, oui ; il s'élança sur moi à l'improviste mais il avait affaire à forte partie ; les choses tournèrent tout autrement qu'il l'avait espéré, ce fut moi qui l'abattit d'un coup de pommeau de pistolet sur le crâne et l'étendit évanoui sur le sol.

— Vous ne l'avez pas tué ?

Don Estevan le regarda pendant un instant avec une expression singulière.

— Vous savez bien que non, lui dit-il en riant.

— Hein ! fit-il.

— Faut-il terminer ? dit froidement le jeune homme.

— Oui, finissons en, répondit-il d'une voix rauque.

— Donc, je ne voulus pas le tuer, reprit don Estevan avec ironie ; que m'importait ce misérable ! J'en eus pitié et je le laissai là ; seulement je visitai ses poches ; dans l'une d'elles je trouvai un portefeuille ; comment l'avait-il caché pendant sa détention ? je l'ignore ; toujours est-il que ce portefeuille non seulement était gonflé de papiers, mais encore renfermait le fameux portrait ; je m'emparai du tout et je partis.

— Humph ! si coupable que fût cet homme, c'était un vol, cela, señor.

— Vous croyez, caballero ?

— Certes.

— Je ne suis pas de cet avis ; je crois au contraire que lors que ces papiers précieux seront entre les mains de la justice, elle me sera au contraire très reconnaissante.

— Vous avez l'intention de remettre ces pièces à la justice ?

— Qu'en pensez-vous ? dit-il d'un air narquois, il y a surtout le portrait qui est un véritable chef-d'œuvre.

— Ah ! fit l'Alcade dont malgré ses efforts pour se contenir les nerfs étaient affreusement tendus et dont tout le corps vibrail.

— Oui, continua don Estevan, toujours calme et souriant ; figurez-vous que le drôle s'est fait représenter debout et la main droite sur son cœur ; au bas est écrit : « A toi ma dernière pensée !!! » avec trois points d'exclamation et au-dessous, la signature.

— Ah ! il a signé ?

— En toutes lettres, caballero.

— C'est très curieux, dit l'Alcade d'un air indifférent ; vous devriez me remettre tout cela, puisque je suis le premier magistrat de la ville ?

— C'est juste, je ne dis pas non ; cela m'évitera de me rendre à Urès.

— Vous aviez donc l'intention ?...

— De remettre toutes ces pièces importantes à l'Alcade Mayor ; oui, il est vrai que j'ignorais son nom, ajouta-t-il d'une voix railleuse.

Don Guilhem d'Azagra jeta un regard autour de lui.

Les deux hommes s'étaient arrêtés dans une allée retirée du parc, un peu de côté, près du bord de l'allée, à deux pas seulement d'une épaisse charaille ; aucun bruit ne se faisait entendre, nul ne paraissait.

Don Estevan souriait.

— Avez-vous donc ce portefeuille sur vous ? demanda l'Alcade d'une voix mielleuse

— Parfaitement, vous comprenez bien, señor, que des pièces aussi précieuses sont sujettes à s'égarer, il importe de ne pas s'en séparer.

— C'est juste, reprit-il, veuillez me les remettre, je vous prie ?

— Comment, ici ? dans ce bois ? vous n'y pensez pas, señor.

— Pourquoi donc ?

— Mais je vous l'ai dit, señor, il me semble ; parce que ces pièces sont précieuses et qu'elles pourraient s'égarer...

— Dans mes mains ?

— Surtout dans vos mains, señor ; bah ! toutes réflexions faites, je préfère les garder.

— Humph ! fit-il en haussant les épaules, vous m'avez fait un conte, et maintenant que je vous ai mis au pied du mur, que vous ne savez plus comment sortir de ce mauvais pas, vous essayez de me donner le change ; toute cette histoire n'est qu'une calomnie ; ces preuves n'existent pas ; elles n'ont jamais existé que dans votre imagination ; convenez-en, et n'en parlons plus.

— Vous croyez ? fit-il avec ironie.

— J'en suis certain ; s'il en était autrement, refuseriez-vous de me les remettre à moi, magistrat, lorsque je vous les demande ?

— Cependant !

— Tout ce que vous m'avez dit n'est qu'un tissu de calomnies odieuses ; prenez-y garde, caballero ; vous avez mêlé mon nom, un nom honorable entre tous, à cette affaire, je ne sais dans quel but ; mais cela ne se terminera pas ainsi, je vous le jure ; vous aurez à rendre un compte sévère à la justice dont je suis le plus haut représentant à Urès ! Ne croyez pas vous jouer ainsi de moi !

Don Estevan sembla hésiter.

L'Alcade fixait sur lui un regard ardent chargé de haine.

— Puisqu'il en est ainsi !... s'écria le jeune homme en portant vivement la main à la poche intérieure de son dolman.

Mais s'arrêtant aussitôt : Ma foi non, fit-il je préfère les garder !

L'œil de l'Alcade lança un fulgurant éclair.

— Ah ! s'écria-t-il en grinçant des dents, tu les as donc réellement sur toi ?

— Pardieu ! dit en ricannant le jeune homme.

Par un mouvement rapide comme la pensée, l'Alcade s'arma d'un poignard passé dans sa faja et il le brandit sur le jeune homme en s'écriant d'une voix rauque :

— Tu vas mourir, misérable !

— Peut-être ! répondit le jeune homme en se jetant vivement de côté.

Au même instant un grand bruit se fit entendre dans la charaille, les branches s'écartèrent sous une impulsion irrésistible ; on entendit la voix de Sidi Muley criant :

— Pille, Diamant, pille, uen bellot !

Le chien apparut lancé comme un boulet à travers les branches brisées, il se rua sur l'Alcade et le renversa sur le sable de l'allée, où il le maintint vigoureusement, avant que celui-ci, surpris à l'improviste, fou d'épouvante et de rage, eut seulement conscience de ce qui se passait.

Derrière le chien arriva Sidi Muley qui se hâta de ramasser le poignard que l'assassin avait laissé échapper dans sa chute.

— Un rude cure-dent, dit l'ancien spahis en ricannant mais on peut se blesser avec, faut se méfier.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour l'écrire.

Don Estevan fit un signe à Sidi Muley.

— Ici, Diamant ! dit le spahis, laisse le se relever ; mais ne le perds pas de vue.

Le chien obéit.

L'Alcade Mayor se releva confus, honteux, froissé de sa chute et en proie à une rage folle.

Il y eut un instant de silence terrible.

XI

C'était une scène étrange que celle-là, et d'un aspect véritablement saisissant.

Don Estevan, le buste rejeté en arrière, les bras croisés sur la poitrine, calme et froid, fixait un regard chargé d'ironie sur l'Alcade.

Celui-ci, debout, à deux ou trois pas de lui, le visage livide et les traits convulsés par une rage impuissante, tenait la tête basse et gardait un silence farouche, tandis que tout le corps, fouetté par un frisson nerveux, tremblait comme secoué par une bourrasque.

À quelques pas en arrière Sidi Muley, le dos appuyé contre un arbre, fumait impassible sa patte de homard, en caressant machinalement de la main gauche Diamant, gravement assis sur son train de derrière et ses yeux brillant d'un feu sombre, obstinément fixés sur le misérable Alcade.

Et comme cadre à ce singulier tableau, les hautes futaies frappées obliquement par les rayons rougeâtres du soleil couchant qui faisaient miroiter les feuilles, et sous la feuillée, les oiseaux invisibles chantant à pleine gorge leurs plus harmonieuses mélodies.

— Il faut en finir ! dit enfin don Estevan.

Et retirant d'une des poches de son dolman un portefeuille déliqueté et crasseux, gonflé de papiers jaunis.

— Le reconnais-tu ? dit-il, tiens, voici ton portrait ! regarde, le trouves-tu ressemblant ? vois. « A toi ma dernière pensée, » et la signature, est-ce bien ton écriture ? lis : « Guilhem d'Azagra d'Alvinar ! » tout est bien, n'est-ce pas ?

Le misérable poussa un rugissement de fauve aux abois.

Il s'élança !

Le bras de don Estevan se détendit comme un ressort.

— Arrière ! dit-il rudement.

Le maudit frappé en pleine poitrine, recula en trébuchant et laissa échapper un cri de douleur !

— Tu es bien en mon pouvoir, n'est-ce pas ? reprit le jeune homme de plus en plus railleur ; mais ce n'est pas tout, misérable traître, j'ai un compte terrible à régler avec toi.

Don Guilhem releva lentement la tête et regarda don Estevan avec égarement.

— « À quelle heure fait-il jour pour les dévots de la lune ? » dit-il d'une voix presque basse, mais ferme.

— « À minuit, » répondit machinalement l'Alcade pétrifié de surprise.

— « Pourquoi les cavaliers du chapparral voyagent-ils de nuit par les chemins ? » reprit froidement don Estevan.

— « Parce qu'ils sont ennemis du soleil et de tous ceux qui l'aiment. »

— « Quel sort méritent ceux qui faussent les serments prononcés dans les gorges du Nuevo Leon ? »

— « La mort, » murmura don Guilhem d'une voix sourde.

— Vous mourrez donc, reprit froidement don Estevan.

— Grâce ! dit le misérable en se laissant tomber à genoux.

Don Estevan secoua la tête à plusieurs reprises.

— Je n'ai pas le droit de faire grâce, dit-il doucement.

— Grâce ! reprit le coupable en joignant les mains.

— Je ne suis point la tête qui conçoit, je suis le bras qui exécute, j'obéis, reprit le jeune homme.

— Grâce pour ma femme et mes deux enfants ! dit-il d'une voix déchirante.

— Il faut mourir.

Il y eut un sinistre silence.

Don Estevan se tourna vers Sidi Muley

— La corde ? dit-il.

Sidi Muley fit quelques pas vers don Guilhem et posa sa lourde main sur son épaule.

Le misérable fléchit sous le coup et laissa tomber sa tête sur le sable de l'allée.

— Grâce ! murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Pourquoi me demander grâce à moi qui ne suis rien ? dit le jeune homme. pourquoi n'implorez-vous pas le chef suprême ? Seul, il est le maître de pardonner ou de punir.

— Le maître, oui, murmura don Guilhem avec désespoir, il est tout-puissant, mais comment m'adresser à Lui ?

— Le Maître voit et sait tout, reprit froidement le jeune homme ; l'ignorez-vous donc ?

— C'est vrai, murmura don Guilhem avec abattement mais aura-t-il pitié de moi, après mon horrible trahison ?

— Peut-être, dit don Estevan, implorez-le selon le rite.

Il y eut un court silence.

Don Guilhem était en proie à une vive émotion intérieure.

L'effroi, l'hésitation, la crainte se lisaient tour à tour sur les traits convulsés de son visage blême.

Sudain il sembla prendre une résolution définitive, il se redressa sur ses genoux tremblants, joignit les mains et levant avec ferveur les yeux au ciel, il s'écria d'une voix brisée

— Maître, Chef suprême, qui que tu sois, où que tu sois, pardonne ; je suis coupable, mais je me repents.

— Tu reconnais donc enfin ton crime ? répondit une voix forte qui semblait pour ainsi dire tomber du ciel.

— Grâce, maître ! reprit l'autre avec épouvante.

— Déjà une fois je t'ai pardonné, misérable, je t'ai comblé de biens, grâce à moi, non seulement tous tes crimes sont restés impunis, mais encore j'ai fait de toi un des magistrats les plus élevés de l'État de Sonora. Toi, qu'as-tu fait ? Tu as trahis tes frères, te croyant au-dessus des lois qui nous gouvernent, tu as persécuté ceux d'entre nous que tu as réussi à atteindre. tu as faussé tous tes serments, tu as cent fois mérité la mort.

— Je puis racheter mes fautes, je possède un secret terrible que je puis vous livrer, s'écria-t-il.

— Oui, je sais ce que tu veux dire, tu rachètera une trahison par une autre ; mais soit, je veux essayer une fois encore de te sauver ! reprit la voix.

— Vous me pardonnez ! s'écria-t-il en se relevant d'un bond.

— Non, dit rudement la voix, j'ajourne à trois mois le châtiement de tes crimes ; c'est à toi, pendant ces trois mois, de mériter ton pardon par une obéissance et un dévouement à toute épreuve à nos intérêts.

— Je serai obéissant et fidèle, je le jure ! s'écria-t-il avec joie.

— Souviens-toi que les habitants de cette maison doivent t'être sacrés, et que tu dois les avertir de tout ce qui se complètera contre eux ; tu me comprends, n'est-ce pas ?

— Je vous comprends, maître, et je vous obéirai, je le jure.

— Nous verrons ; cette nuit tu te rendras seul à la Croix des Trois-Chemins ; un de nos frères te fera connaître mes intentions et t'instruira de la conduite qu'il te faudra tenir.

— A quelle heure devrai-je être à la Croix des Trois-Chemins, maître ? dit-il respectueusement.

— A minuit.

— J'y serai, maître.

— C'est bien, jusque-là reste ici, et surtout n'oublie pas que je veille.

— J'obéirai.

— J'y compte ; s'il en était autrement, ce n'est par sur toi seulement que tomberait ma colère, ta femme et tes deux enfants seraient mes trois premières victimes.

— Maître, maître ! je vous le jure, j'obéirai.

— Souviens-toi ! reprit la voix qui sembla s'éloigner.

— Ma femme, mes enfants ! murmura don Guilhem avec horreur, ces innocents payeraient pour moi. Oh ! je ne le veux pas ; quoiqu'il arrive, j'obéirai.

— Je crois que vous auriez raison, dit don Estevan.

— J'ai juré, reprit-il.

— Enfin ! nous verrons, répondit le jeune homme, et se tournant vers l'ancien spahis, il ajouta : Rends ce poignard à ce cavalero ; tu peux te retirer, ta présence est maintenant inutile.

Sidi Muley obéit, et s'enfonga dans les fourrés où il disparut presque aussitôt suivi de Diamant.

— Le soleil baisse de plus en plus à l'horizon, dit don Estevan à l'Alcade Mayor dès qu'il fut de nouveau seul avec lui, le soleil ne tardera pas à se coucher, il est temps, je crois, que nous nous rapprochions de la maison ; mais, avant tout, faites disparaître le désordre de votre costume.

Don Guilhem d'Azagra obéit machinalement, le choc qu'il avait reçu était trop rude pour qu'il lui fût possible de rentrer tout de suite en possession de toutes ses facultés.

Don Estevan feignait de ne rien remarquer ; il ne lui fit aucune observation ; au contraire, tout en marchant côte à côte avec lui, il l'entretint de choses indifférentes ; et réussit ainsi, en moins de vingt minutes, à lui rendre toute sa tranquillité d'esprit et tout son sang-froid ; cependant, lorsque l'Alcade Mayor jeta à la dérobée un regard sur son compagnon de promenade, il était facile de s'apercevoir que don Estevan lui inspirait une secrète épouvante, et qu'il était loin de se sentir à son aise auprès de lui.

Lorsque les deux hommes se trouvèrent près de la maison, dont, pendant leur promenade, ils s'étaient très éloignés sans y faire attention, la nuit était close, et déjà le ciel se pailletait d'un semis d'étoiles étincelantes.

Tous les invités étaient réunis dans le petit salon, écoutant dona Carmen, qui chantait, d'une voix pure, de ravissantes chansons mexicaines, que dona Mercedes accompagnait avec le talent magistral qu'elle possédait, sur l'excellent, mais inévitable piano de « Soufflète » que l'on trouve partout en Amérique, chez le plus pauvre comme chez le plus riche.

La voix fraîche et un peu mutine de la jeune fille s'accordait et s'harmonisait admirablement avec le rythme rapide et enlevé de la musique mexicaine.

On fit aux deux arrivants la guerre sur leur longue absence.

Ma foi, mon ami, dit en riant don Estevan à don Luis, votre Rincon, ainsi que vous le nommez, est si étendu, que don Guilhem et moi nous avons cru un instant qu'il n'avait pas de limi-

tes, et que nous avions franchi la frontière sans nous en apercevoir.

— En effet, dit don Guilhem avec un sourire un peu contraint, telle est la cause de notre retard.

— Et puis, ajouta don Estevan, nous causons de votre charmante famille, et ma foi, nous nous sommes oubliés.

— A la bonne heure, dit gaiement dona Mercedes, voilà qui est du dernier galant.

Le temps s'écoula ainsi, en causant, on riait, en chantant et en fumant jusqu'à neuf heures du soir, sans que l'ennui se mit de la partie.

Don Fabian de Salazar avait été vivement impressionné par la beauté étrange de dona Carmen depuis l'apparition de la jeune fille, et avait été préoccupé, presque sombre ; à un certain moment, cette préoccupation était devenue tellement visible, que don Luis s'en était inquiété et avait demandé au jeune homme s'il se sentait indisposé ; don Fabian avait donné le premier prétexte qui lui était venu à la pensée, et il avait résolu de mieux s'observer, ce à quoi il avait complètement réussi ; cependant il s'était hautement posé comme le cavalier servant de la coquette jeune fille ; celle-ci avait accepté en riant ses galantes attentions, auxquelles tout naturellement elle n'attachait aucune importance.

Mais il n'en était pas de même de don Fabian de Salazar. Il avait reçu, à la vue de dona Carmen, un choc magnétique au cœur, et il s'était senti entraîné vers elle par une force irrésistible.

Le jeune homme s'était laissé tout doucement glisser sur cette pente enivrante et pleine de charmes pour lui ; oubliant tout pour ne songer qu'à dona Carmen, que, seule, il voyait dans cette réunion ; sans remarquer les regards que parfois don Estevan jetait sur lui à la dérobée, avec une expression singulière.

C'est que don Estevan, où plutôt don Estremo de Sandoval aimait dona Angela, il l'aimait à l'adoration, à mourir pour elle, sans qu'il jamais rien dans ses regards et dans sa conduite avec elle, toujours respectueuse, n'eût laissé deviner à la jeune fille ce qui lui brûlait le cœur.

Il ne lui avait fallu qu'un regard pour s'assurer, avec cette intuition mystérieuse que possèdent les amoureux, qu'il avait un rival en don Fabian de Salazar, et que si ce jeune homme n'aimait pas encore dona Carmen, cet amour était déjà en germe dans son cœur.

Ainsi, dans cette réunion si peu nombreuse cependant et entièrement composée d'amis intimes, chacun renfermait au fond de son cœur un secret ou des intérêts non-seulement différents mais encore opposés.

Le monde est mon village, disait un sage, et cette pensée était d'une haute philosophie ; l'homme a partout les mêmes passions et les mêmes intérêts ; seulement ces passions et ces intérêts se développent dans des proportions plus ou moins grandes ou plus ou moins mesquines selon le milieu restreint ou étendu dans lequel il leur est permis d'agir.

A neuf heures précises, Cuchillo, le mozo de don Luis, parut à la porte du salon et annonça que le souper était servi.

Chacun se leva.

Don Luis offrit son bras à dona Concepcion, don Estevan prit celui de dona Mercedes, et don Fabian de Salazar présenta le sien à dona Carmen.

Puis on se rendit à la salle à manger.

Cette salle à manger avait été improvisée pour la circonstance.

Après les chaleurs torrides du jour, rien n'est plus agréable que de respirer la brise fraîche et embaumée du soir.

Les Mexicains l'ont admirablement compris, aussi leurs soins incessants tendent-ils à jouir par tous les moyens de cette fraîcheur si agréable.

La table avait été dressée avec un luxe princier, devant la maison, sur une pelouse, abritée par une large tente dont le sommet était en forme de dôme et les quatre côtés relevés afin de laisser circuler l'air.

La tente était brillamment éclairée par des lampes tombant d'en haut et renfermées dans des globes de cristal.

Cette illumination luttait avec celle du ciel d'une pureté singulière, semé d'inombrables étoiles; la lune apparaissait au-dessus des hautes frondaisons, nageant dans l'éther et répandant à profusion ses froids rayons qui éclairaient le paysage d'un jour crépusculaire d'une teinte bleuâtre.

Chacun prit sa place dans le même ordre que le matin et au lunch de l'après-dîner, auquel don Guilhem d'Azagra et don Estevan n'avaient pas assisté.

Le centre de la table était occupé par une immense corbeille en argent ciselé, remplie des fleurs les plus rares, en l'honneur du double anniversaire que l'on fêtait de la naissance et du mariage de dona Mercedès.

Diamant se tenait gravement assis sur son train de derrière à la droite de son maître.

Le service était fait par Cuchillo, aidé par Camacho et Patricio Oazal.

De la chaire nous ne dirons rien, sinon qu'elle était exquise, la Pascuala s'était surpassée pour cette circonstance.

Le repas fut très gai.

Toutes préoccupations furent ou du moins semblèrent oubliées; chacun eut à cœur de mettre son grain de sel dans la conversation afin de la rendre attrayante.

Lorsque le dessert fut placé sur la table, fruits et glaces symétriquement placés, avec l'accompagnement obligé du champagne frappé; un silence profond régna pendant deux ou trois minutes.

Ce silence ce fut don Agostin qui le rompit.

— Versez du champagne, dit-il aux serveurs.

Ceux-ci se hâtèrent d'obéir.

Lorsque tous les verres furent pleins, don Agostin se leva.

— Señores et caballeros, dit-il en tenant son verre de la main droite, nous fêtons un anniversaire qui nous est bien cher à tous; le double anniversaire de la naissance et du mariage de notre belle et charmante hôtesse; permettez-moi, pour cette circonstance, d'emprunter à nos voisins les Anglais et aux Français nos constants amis, quoi qu'on en ait dit, une coutume qui, je crois, a du bon, celle de porter un toast et de boire, non pas seulement à la santé, mais au bonheur constant de notre bien-aimée hôtesse, dont l'hospitalité est pour nous toujours si généreuse! Je bois à dona Mercedès.

— A dona Mercedès! s'écrièrent tous les convives en se levant et choquant leurs verres contre celui de dona Mercedès, rouge de joie et de bonheur.

Dona Carmen, après avoir trempé ses lèvres carminées dans la rose liqueur, se jeta dans les bras de son amie et l'embrassa sur les deux joues au nom, dit-elle en riant, de toute la société: ce qui souleva un tonnerre d'applaudissements enthousiastes.

— Maintenant, ajouta don Agostin, en continuant de s'adresser à dona Mercedès, lorsque le calme se fut un peu rétabli, per-

mettez à un veillard heureux de vous appeler sa fille, de vous offrir cette bagatelle, non pas comme souvenir, mais comme une légère preuve de sa profonde et sincère amitié pour vous.

Et il lui présenta un écrin qu'il avait retiré de la poche de son dolman.

— Ouvrez, ouvrez! lui cria-t-on de toutes parts.

Et comme dona Mercedès hésitait, dona Carmen lui prit l'écrin des mains, poussa le bouton et l'ouvrit.

L'écrin contenait une charmante montre entourée de diamants et de la dimension d'un quart d'once en or, c'est-à-dire une pièce de vingt francs, une chaîne d'or toute simple, très-fine et d'un travail précieux.

— Oh! le délicieux bijoux! s'écria la jeune fille avec admiration.

Dona Mercedès, après en avoir, par un signe de tête, demandé la permission à son mari, passa la chaîne à son cou, et baisant la montre:

— Je l'accepte avec joie de vous, mon second père, dit-elle avec un charmant sourire, jamais je ne m'en séparerai.

Les bravos redoublèrent à ces paroles de la jeune femme, de nouveaux toast furent portés, puis chacun lui offrit les cadeaux apportés tout exprès pour fêter cet anniversaire.

Ces cadeaux dont la valeur variait, et n'étaient, en réalité, que de gracieux souvenirs offerts par des parents et des amis intimes, dona Mercedès, ayant accepté le premier, se crut obligée à accepter les autres afin de ne mécontenter personne.

D'ailleurs, don Luis, heureux des enthousiastes ovations faites à sa femme, approuvait tout.

L'on resta à table, riant et causant, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Le premier des convives qui se retira fut don Guilhem d'Azagra.

L'Alcade Mayor avait joué un rôle assez effacé pendant tout le repas, il semblait fort préoccupé, et ne s'était associé que d'une manière indirecte et pour ainsi dire par boutades, à la joie et à la gaieté des autres convives.

Vers onze heures, il prétextait des affaires importantes qui exigeaient sa présence de bonne heure à Ures, il se leva, prit congé, monta à cheval et partit accompagné de quatre serveurs, venus avec lui le matin au Rincon, et qui sans doute lui servaient d'escorte.

Le magistrat parti, les autres invités se trouvèrent plus libres; ce déplaisant personnage avec son visage pâle, son regard louche et ses manières froides et formalistes glaçait la gaieté sur toutes les lèvres.

La fête continua donc avec un nouvel entrain après son départ.

Vers une heure du matin don Fabian de Salazar se leva à son tour.

Ce fut en vain que don Luis et Mercedès essayèrent de le retenir, don Fabian s'obstina à partir et à retourner à Ures.

En réalité, le jeune homme éprouvait le besoin d'être seul avec lui-même, d'interroger son cœur, sur le nouveau sentiment qui s'était emparé de lui depuis quelques heures; et dont déjà, malgré lui, il était contraint de reconnaître la force.

Don Fabian prit congé et se retira.

Les autres invités ne devaient partir que le lendemain au lever du soleil.

Vers deux heures du matin chacun se retira pour la nuit; toutes les lumières s'éteignirent, et bientôt un silence profond régna dans le Rancho.

En ce moment, la porte du portillo, donnant aussi dans la maison, tourna lentement sur ses gonds, et deux hommes, enveloppés jusqu'aux yeux dans leurs manteaux, se glissèrent dans l'entre-baillement de la porte qu'ils repoussèrent derrière eux ; puis ils s'enfoncèrent, sans que leurs pas produussent le plus léger bruit, dans les allées ténébreuses en ce moment du parc.

Ces deux hommes marchaient côte à côte sans prononcer une parole, leur allure était rapide et assurée, arrivés à un certain endroit près du mur de clôture, ils s'arrêtèrent ; et l'un d'eux siffla d'une façon particulière.

Au même instant, un rouleau de corde jeté du dehors passa par-dessus le mur et tomba à leurs pieds ; ils s'en emparèrent, c'était une échelle dont l'extrémité était solitement accrochée au faite du mur ; ils grimpèrent et descendirent de l'autre côté ; des chevaux attendaient tenus en bride par deux hommes.

— Rien de nouveau ? demanda un des inconnus à voix basse.

— Rien, répondit un des gardiens des chevaux.

— Alors, en selle et partons, nous sommes en retard.

Les quatre hommes partirent aussitôt ventre à terre, sans que les pas des chevaux produussent le plus léger bruit, on aurait dit des chevaux fantômes glissant dans la nuit pour accomplir quelque œuvre ténébreuse.

La vérité était qu'ils avaient les pieds enveloppés de brodequins de cuir.

Les cavaliers semblaient se diriger vers Urès, dont ils aperçurent bientôt briller dans la nuit les lumières sur leur gauche, mais, arrivés presque en face de la ville, ils firent un brusque crochet sur leur droite sans ralentir l'allure de leurs chevaux et s'élançèrent à travers champs.

Ils continuèrent ainsi pendant quelques minutes, mais tout à coup une ombre surgit devant eux et une voix leur cria :

— Où diable allez-vous par là ?

— Au relai de la Croix-Verte ; répondit un des cavaliers.

L'ombre s'effaça.

Ils passèrent.

Trois fois encore la même question leur fut adressée ; trois fois la même réponse fut faite.

Ils arrivèrent ainsi à une espèce de carrefour au centre duquel, au dessus d'un massif de pierres s'élevait une croix de fer ; un homme était assis au pied du massif, il se leva à l'approche des cavaliers et leur cria :

— Où courez-vous si tard ?

— Nous sommes à la recherche d'un cheval noir, avec les quatre pieds blancs, qui s'est échappé du corral, répondit l'un des inconnus.

— Nous l'avons arrêté, il y a une heure, répondit l'homme, vous le trouverez dans le Rancho là-bas.

— Avec la selle ? demanda le cavalier.

Oui, mais sans la bride.

Et il se recoucha.

Les quatre hommes passèrent ; cinq minutes plus tard, ils s'arrêtèrent devant une espèce de mur, de chétive apparence ; à la porte de laquelle se tenait un homme armé d'un fusil.

Cet homme ne leur dit rien.

Ils mirent pied à terre, deux d'entre eux se débarrassèrent de leurs manteaux, et sans prononcer un mot, ils pénétrèrent dans le Rancho, dont ils refermèrent la porte derrière eux.

Ces deux hommes étaient vêtus d'habits de couleur sombre, paraissaient assez gros ; ils étaient masqués et sous les masques

on voyait passer l'extrémité de barbes grisonnantes et de couleur fauve.

L'intérieur du Rancho répondait à l'extérieur. L'ameublement se composait d'une table et de sièges grossiers, deux chandeliers de suif jaune placés dans des chandeliers en fer-blanc, éclairaient tant bien que mal, une pièce de médiocre étendue pavée de cailloux pointus et raboteux.

Plusieurs individus masqués, debout ou assis, se trouvaient dans cette pièce, tous se levèrent et s'approchèrent des inconnus et les saluèrent respectueusement à leur entrée.

— Quoi de nouveau ? demanda un des nouveaux venus.

— Rien encore, répondit-on.

— Il n'est pas venu ?

— Non.

— Non ? cela me surprend ; le rendez-vous viens de lui.

L'homme ainsi interpellé consulta une magnifique montre entourée de brillants.

— Il n'y a pas de temps perdu ; il manque encore dix minutes.

— Alors, attendons, dit le cavalier.

Et il s'assit sur une chaise derrière la table ; son compagnon l'imita et se plaça près de lui.

Ces deux chaises étaient les seules du Rancho.

Ces deux hommes devaient être les Chefs de cette étrange réunion, ou tout au moins jouir de très grandes prérogatives.

Il se fit alors un grand silence, troublé seulement par le pas cadencé du factionnaire placé au dehors et qui passait et repassait devant la porte.

Quelques minutes s'écoulèrent, une église lointaine, probablement d'Urès, sonna trois heures.

Au même instant le galop d'un cheval se fit entendre, se rapprochant rapidement.

— Voilà notre homme, dit un des inconnus.

— Il arrive à l'heure, il n'est pas en retard ; tant mieux, dit le cavalier qui, jusqu'alors, seul avait parlé.

Un cheval s'arrêta brusquement devant le Rancho.

Un instant après la porte s'ouvrit et le factionnaire annonça :

— Le visiteur attendu.

— Qu'il entre ! répondit le cavalier.

— Un homme de haute taille enveloppé dans un manteau militaire entra.

Il ôta son sombrero et salua sans prononcer une parole.

Lui aussi portait un masque sur le visage.

Tous les inconnus se tenaient debout et formaient un demi-cercle derrière la table, dont les deux cavaliers toujours assis tenaient le centre.

— Vous nous avez fait demander un rendez-vous pour cette nuit à trois heures, par un homme dont le nom n'a pas à être prononcé ici ; ce rendez-vous nous vous l'avons accordé, dit le cavalier d'une voix haute et claire ; vous êtes arrivé à l'heure dite, ce qui prouve que vous avez besoin de nous parler, nous vous écoutons.

— J'avais demandé un rendez-vous à votre Chef suprême, répondit l'inconnu, je ne m'attendais pas à être reçu par une aussi nombreuse assistance.

— Nous avons des lois qui nous lient tous, notre Chef suprême plus encore que les autres compagnons ; aucun rendez-vous ne doit être accepté avec un étranger, sans l'autorisation du conseil, cet étranger ne peut être entendu que devant ce conseil, il est devant vous, comptez, nous sommes treize, parlez ou gardez

le silence, ceci vous regarde, si vous refusez de vous expliquer devant le conseil vous serez libre de vous retirer comme vous êtes venu; nul ne mottra obstacle à votre retraite.

— Votre Chef suprême est-il présent ? demanda l'étranger.

— Peut être oui, peut-être non, ceci nous regarde seuls, tout ce qu'il m'est permis de vous dire c'est que les engagements pris par nous, au cas où nous en prendrions, seront ratifiés par lui.

L'étranger sembla réfléchir profondément pendant quelques minutes

Un silence de plomb planait sur cette singulière assemblée.

Enfin, l'étranger sembla avoir pris une détermination.

— Je parlerai, dit-il d'une voix ferme.

— Soit ; nous vous écoutons.

— Je désire faire un traité avec vous.

— Lequel ?

— Pour une affaire toute personnelle et dont je tiens à ne pas révéler la nature, j'ai besoin de votre aide.

— Nous ne sommes curieux qu'autant que notre intérêt l'exige ; nous ignorerons ou nous saurons vos secrets selon la somme que vous nous payerez pour les garder.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci : pesez bien mes paroles, elles sont pour vous de la plus haute importance.

— Parlez.

— Nous n'acceptons « jamais, » et il souligna le mot, une entrevue avec un étranger avant de le bien connaître et de savoir de lui tout ce qui nous importe de savoir.

— Ainsi, vous ne connaissez ? fit l'inconnu avec ressentiment.

— Oui, nous savons qui vous êtes et ce que vous prétendez faire ; cela nous a coûté cher, mais nous savons tout.

— C'est impossible ! s'écria-t-il, en frappant du pied avec colère.

— Vous croyez ? voulez-vous que je vous dise votre nom à l'oreille ?

— Êtes-vous seul à le connaître ?

— Peut-être ; ceci est mon secret, et croyez-moi, il est et sera gardé mieux que le vôtre.

— Dites, je suis curieux de savoir si vous êtes aussi bien instruit que vous le prétendez.

Le cavalier se leva, se pencha sur la table, et prononça d'une voix faible comme un souffle, un nom à l'oreille de l'étranger.

Celui-ci ne broncha pas.

— Vous me faites trop d'honneur, dit-il, il me serait facile de vous prouver votre erreur, si je le voulais.

— Allons, vous êtes fort, tant mieux, nous aimons à combattre des ennemis dignes de nous.

— Hein ? que voulez-vous dire ? fit-il avec étonnement.

— Caballero, nous n'avons accepté le rendez-vous que vous nous avez demandé que pour vous déclarer franchement et loyalement que toute alliance entre vous et nous est impossible.

— Impossible, et pourquoi ?

— Parce que nous vous connaissons ; parce que nous savons que les engagements pris par vous ne seront pas tenus ; que vous nous trahirez à la première occasion ; en un mot que vous êtes un homme sans foi et sans honneur, que nous ne voulons rien avoir de commun avec vous, et que nous sommes et prétendons rester vos ennemis.

— Il n'y a que des bandits, répondit-il avec mépris, pour oser insulter un homme seul et sans défense qui s'est mis en votre pouvoir.

— Vous êtes libre, vous le resterez, caballero ; seul je connais votre nom, il dépend de vous seul que je vous garde le secret, dans tous les cas, je ne le révélerai qu'après vous avoir dit le mien, quant à vous avoir insulté, ce n'est pas vrai, nous avons été loyaux avec vous, nous vous avons refusé en vous faisant connaître les motifs de ce refus, si nous étions les bandits sans foi ni loi que vous supposez, nous aurions accepté vos offres et nous vous aurions trahis avant de l'être par vous, nous ne le voulons pas.

— Au moins, resterez-vous neutres ? demanda-t-il à dents serrées.

— Peut-être, caballero, ceci encore dépendra de vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Si vous n'attaquez aucun des nôtres, soit dans sa personne, soit dans ses biens, soit dans son honneur, oui nous resterons neutres ; mais si vous manquez à cet engagement que nous vous imposons, malheur à vous, si puissant que vous soyez ou paraissiez être.

— Une menace à moi ! s'écria-t-il avec hauteur.

— Oui, et une menace terrible, je vous le jure au nom de tous mes compagnons, donc souvenez-vous et prenez garde, caballero.

— Je me soucie fort peu de cette menace, je la traite avec le dédain qu'elle mérite ; mais je n'ai aucun intérêt direct à attaquer l'un des vôtres ; comment le pourrais-je, même si je le voulais ? est-ce que je vous connais, moi ?

— C'est vrai, vous croyez ne pas nous connaître ; et cependant nos amis vous entourent sans que vous le sachiez, vous les coudoyez dans vos salons, et vous les rencontrez à chaque pas dans les rues, voilà pourquoi je vous recommande la prudence et je vous dis : prenez garde !

— Ainsi, c'est la guerre ?

— Comme il vous plaira.

— Eh bien, soit, je l'accepte, et je vous avertis, moi aussi ; je vous la ferai rude.

— C'est votre droit, nous n'attaquerons pas, nous attendrons que vous nous provoquiez.

— Vive Dios ! vous n'attendrez pas longtemps, je vous le jure ! s'écria-t-il au comble de la fureur en frappant du pied avec rage.

— A votre aise, vous trouverez à qui parler.

— C'est ce que nous verrons bientôt ; suis-je libre de me retirer ?

— Vous en êtes le maître, n'avez-vous pas notre sauf-conduit ?

— Je ne trouverai aucun assassin embusqué sur mon passage ?

— Nous vous laissons ces procédés honteux, dont vous avez l'habitude ; notre entretien n'a duré que trop longtemps, il n'a plus de but ; nous ne voulons pas plus longtemps écouter vos injures ; sortez, caballero.

— Au revoir ! cria-t-il, avec un accent terrible, en faisant un geste de menace.

Il sortit, et repoussa avec force la porte derrière lui.

Presque aussitôt on entendit le galot furieux de son cheval lancé à toute course.

— C'est un rude homme ! s'écria un des inconnus.

— Oui, il est brave ; mais à quoi lui sert son courage ! croyez-moi, mes amis, cet homme est perdu, avant deux mois, trois au plus, il sera mort.

— Ce sera, sur ma foi, une riche recrue pour Satan ! dit l'inconnu en riant.

— Quittez ce Rancho avant une heure, reprit le cavalier, quo personne ne reste ici, vous remettrez cent onces au pauvre diable propriétaire de cette pauvre mesure et vous y mettrez le feu.

— Oui, señor, répondit l'inconnu.

— Rendez-vous où vous savez, et surtout ne donnez aucun signe de vie avant un nouvel ordre.

— C'est entendu.

— Adieu, caballeros.

— Au revoir, capitaine.

Les deux cavaliers sortirent, salués respectueusement par leurs affidés.

Ils remontèrent à cheval, et partirent à travers champs avec une rapidité vertigineuse.

Une demi-heure plus tard ils se retrouvaient juste à l'endroit du mur du parc de don Luis Perez, par dessus lequel ils avaient passé.

Ils reprirent le même chemin, et, dix minutes plus tard, ils pénétraient dans la maison dont ils fermaient la porte derrière eux.

Il était quatre heures du matin.

Tout était calme et silencieux dans le Rancho.

Lorsqu'il descendit à son heure habituelle don Luis aperçut ses deux amis, se promenant devant la maison en causant et fumant leurs puros.

Sidi Muley et Camacho achevaient de pauser et de seller les chevaux.

Don Agostin ne tarda pas à descendre à son tour, ainsi que don Juan de Dios, et un peu après dona Concepcion.

Ils étaient en tenue de voyage.

Don Agostin, tout en annonçant son départ immédiat, insistait auprès de don Luis pour qu'il ne fit pas réveiller les deux jeunes femmes, lorsque celles-ci parurent fraîches, reposées, souriantes.

Tout était prêt pour le départ, les voyageurs devaient marcher de conserve jusqu'au Presidio del Norte.

Les adieux commencèrent.

Don Estevan prit un instant dona Carmen à part.

— Señorita, lui dit-il avec sentiment, soyez heureuse, près de votre frère, peut-être se passera-t-il bien du temps avant que j'aie le bonheur de vous revoir.

— Pourquoi donc cela ? lui dit-elle en souriant.

— Je ne sais, señorita, mais mon cœur se serre à cette pensée, je vous en prie, ne m'oubliez pas, gardez moi une petite place dans votre souvenir.

La jeune fille rougit, resta un moment pensive, puis elle lui tendit la main.

— Non, je ne vous oublierai pas, don Estremo, dit-elle avec sentiment, je ne suis, grâce à Dieu, ni oublieuse, ni ingrate ; vos bontés et celles de votre famille pour moi, me seront toujours présentes ; je vous garderai une place dans mon cœur.

— Oh ! vous êtes un ange ! s'écria-t-il, pourquoi faut-il ?... il s'arrêta.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle vivement.

— Rien ! rien ! s'écria-t-il, pardonnez-moi cette parole que, malgré moi, j'ai laissé échapper.

Et il se détourna brusquement.

La jeune fille le regarda avec surprise.

— Qu'a-t-il donc ? murmura-t-elle.

Don Agostin vint lui faire ses adieux.

— Embrassez-moi bien, mon père, lui dit-elle d'une voix caressante, et laissez-moi bien vous embrasser, pour que vous puissiez rendre mes baisers à dona Helena, et à mes bonnes amies Dolores et Luisa.

Après s'être, cent fois peut-être, répété adieu et au revoir, on se sépara enfin, don Luis, laissant provisoirement sa femme et sa sœur au Rancho, où elles devaient rester pendant quelques jours, sous la garde de ses domestiques, était monté à cheval pour rester plus longtemps avec ses amis, et les accompagner jusqu'en vue d'Urès, où il retournait.

Dona Carmen suivit les voyageurs du regard aussi longtemps qu'ils restèrent en vue.

A un endroit où la route faisait un coude, don Estevan fit retourner son cheval, salua et agita son mouchoir.

La jeune fille en fit tout naïvement autant, en agitant son mouchoir elle aussi.

Don Estevan tourna le coude de la route et disparut enfin le dernier.

— C'est singulier, murmura tristement dona Carmen en portant vivement la main à son cœur ; que se passe-t-il donc en moi, je souffre, j'ai envie de pleurer ! Pauvre Estremo ! il paraissait bien triste de me quitter ! il est si beau et si bon !

Elle rentra toute pensive en essuyant ses yeux d'où quelques larmes étaient tombées.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

INFORMATIONS

Le Bureau du FEUILLETON ILLUSTRÉ est déménagé au No. 17 rue Ste Thérèse, (en haut.)

Nous engageons nos souscripteurs qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année dernière à le faire immédiatement ; car pour peu que cela continue, nous serons forcés de leur discontinuer l'envoi du journal et de remettre leur compte à notre collecteur.

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 25 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1080, B. de P., Montréal.

rue Ste. Thérèse.